

Ainielle existe.

En 1970, le village fut complètement abandonné, mais ses maisons résistent encore, pourrissant en silence, au milieu de l'oubli et de la neige, dans les massifs des Pyrénées de Huesca qu'on appelle Sobrepuerto.

Tous les personnages de ce livre, cependant, sont pure création de l'auteur, encore que (et à l'insu de celui-ci) ils auraient bien pu être réels.



Quand ils arriveront sur les hauteurs de Sobrepuerto, la nuit, certainement, commencera à tomber. Des ombres denses progresseront en vagues à travers les montagnes et le soleil trouble et défait, gorgé de sang, se traînera devant elles s'agrippant, désormais sans forces, aux genêts et à l'amas de ruines et de décombres de ce qui en d'autres temps (avant cet incendie qui surprit dans son sommeil la famille entière avec tous les animaux) avait été la solitaire Casa de Sobrepuerto. Celui qui ouvrira la marche s'arrêtera à sa hauteur. Il considérera les ruines, la solitude immense et ténébreuse des environs. Il se signera en silence et attendra que les autres le rejoignent. Cette nuit-là ils viendront tous : José, de Casa Pano, Regino, Chuanorús, Benito el Carbonero, Aineto et ses deux fils, Ramón de Casa Basa. Des hommes endurcis, tous, par les ans et le travail. Des hommes courageux, habitués depuis toujours à la tristesse et à la solitude de ces montagnes. Pourtant – et malgré les bâtons et les fusils dont, à coup sûr, ils se seront armés –, une ombre de peur et d'inquiétude enveloppera, cette

nuit-là, leur regard et leur marche. Ils regarderont aussi un moment les murs effondrés de la grande bâtisse brûlée et puis l'endroit que l'un d'eux désignera de sa main dans le lointain.

À distance, face à eux, sur le versant opposé de la montagne, les toits et les arbres d'Ainielle, à l'étroit entre les pics rocheux et les terrasses, commenceront alors à se fondre avec les premières ombres d'une nuit qui, ici, contre le ponant, arrive toujours beaucoup plus tôt. Vu du coteau, Ainielle est suspendu au-dessus du ravin, telle une avalanche de lauzes et d'ardoises torturées, et ce n'est qu'aux vitres et aux ardoises des maisons les plus basses – celles qui ont roulé, attirées par l'humidité et le vertige de la rivière – que le soleil parviendra à arracher encore un dernier scintillement. Mais le silence et le calme seront absolus. Aucun bruit, pas la moindre fumée, pas une présence ni l'ombre d'une présence dans les rues. Même pas le tremblement imperceptible d'un rideau ou d'un drap suspendu au-devant de l'une des nombreuses fenêtres. Ils ne pourront deviner au loin aucun signe de vie. Et cependant, ceux qui regarderont le village des hautes terres dénudées de Sobrepuerto sauront qu'ici, dans ce grand calme et ce grand silence, parmi toutes ces ombres, moi, je les aurai vus et je les attendrai.

Ils reprendront leur marche. Passées les ruines de la maison, le sentier continue à descendre, en direction de la vallée, traversant des rouvraies et des ardoisières. Il se resserre sur les pentes, collant à la déclivité comme une grande couleuvre qui se traîne à la recherche de l'humidité proche. Parfois ils le perdront un bref instant au milieu des fourrés. Puis, sur une longue distance, il disparaîtra tout à fait sous une épaisseur de lichens et de genêts. Je suis le seul à l'avoir foulé au cours de toutes ces années. Ils marcheront, donc, en silence, très lentement, suivant pas à pas celui qui les devance. Bientôt, arrivera jusqu'à eux la rumeur profonde de la rivière. Une chouette – peut-être celle-là même qui en ce moment passe devant ma fenêtre – poussera son cri dans les rouvraies. Définitivement, la nuit sera tombée et celui qui vient en tête allumera sa lanterne et arrêtera sa marche. Tous les autres l'imiteront presque instantanément. Comme attirés par la même ombre, tous les yeux se planteront dans les profondeurs du ravin. Et alors, dans le contre-jour jaunâtre et fantastique des lanternes, tandis que les mains cherchent nerveusement en silence, une fois de plus, la caresse des armes, ils découvriront entre les peupliers la silhouette du moulin – debout encore, mais à grand-peine, pourrissant sous le lierre et l'oubli – et puis au fond, se découpant sur

le ciel, le profil mélancolique d'Ainielle : maintenant en face, tout proche, tournant fixement vers eux les yeux creux de ses fenêtres.

Le bouillonnement de la rivière leur emplira le cœur quand ils traverseront le courant en empruntant la vieille passerelle de madriers et de terre battue. Peut-être, à cet instant, l'un d'eux songera-t-il à faire demi-tour. Mais il sera trop tard. Le chemin se perd avec la rivière derrière les premiers murs et leurs lanternes auront déjà éclairé ce sordide paysage de murailles et de toits crevés, de fenêtres à terre, de portes et de panneaux arrachés de leur cadre, de bâtiments entiers agenouillés au sol comme des bêtes à côté d'autres intacts encore, pleins de défi, que je peux encore voir maintenant à travers la fenêtre. Et cernés par tellement d'abandon et d'oubli, comme dans un cimetière, la plupart de ceux qui seront arrivés connaîtront pour la première fois le terrible pouvoir des orties lorsque, déjà maîtresses des ruelles et des cours, elles commencent à envahir et à profaner le cœur et la mémoire des maisons. Personne si ce n'est quelque fou – penseront-ils pour la plupart à cet instant –, ne peut avoir enduré complètement seul autant de mort, autant de désolation, aussi longtemps.

Pendant un grand moment, ils regarderont le village dans un silence sépulcral. Tous le connaissent de longue date. L'un d'eux avait même de la famille ici et il se rappellera le temps où il montait rendre visite à ses parents pour les fêtes d'automne ou de la Noël. D'autres sont revenus ces dernières années pour acheter du bétail ou de vieux meubles quand les gens ont commencé à quitter le village et qu'ils se dessaisissaient sans plus d'exigence, sans peine excessive ni prétention, de tout ce qui pouvait rapporter quelque argent pour commencer une nouvelle vie dans le bas pays ou à la capitale. Mais depuis la mort de Sabina et depuis que je suis resté tout seul à Ainielle, oublié de tous, condamné à ronger ma mémoire et mes os comme un chien fou que les gens craignent d'approcher, personne n'est revenu s'aventurer par ici. Il y a de cela presque dix ans. Dix très longues années de totale solitude. Et, bien que, de temps à autre, ils aient continué à apercevoir de loin le village – quand ils montent pour le bois ou, en été, avec les troupeaux –, dans la distance, personne n'aura pu imaginer les terribles coups de dent que l'oubli a infligés à ce triste cadavre sans sépulture.

Ce ne leur sera donc nullement facile de reconnaître la maison. Ajoutant à l'imprécision des souvenirs,

la ruine et la nuit plus encore viendront grandir le trouble de leurs yeux. Quelqu'un pensera peut-être que le mieux serait de m'appeler, de déchirer l'épais brouillard du silence et de laisser la voix me chercher par-delà tant de portes ouvertes, de vitres brisées, d'ombre dense dans le vide de laquelle, comme en ce moment, le néant indéchiffrable de la nuit plongera sa mémoire. Mais l'idée seule suffira à les effrayer : ce serait crier dans un cimetière. Cela ne servirait qu'à déranger l'équilibre de la nuit et le sommeil vigilant des morts.

Ils décideront donc de continuer à me chercher en silence. Ils parcourront le village très près les uns des autres, suivant les lanternes et laissant l'instinct supplanter les souvenirs là où ceux-ci s'avéreront impuissants. Ils erreront à travers les rues et les cours, revenant sur leurs pas, jusqu'à ce qu'enfin, après de multiples arrêts et détours, le murmure de la fontaine surgissant de l'ombre se porte à leur rencontre. Ils la trouveront là, sous une forêt d'orties, figée par la tristesse et la vase noire. L'église cependant, ils l'apercevront beaucoup plus tard. Ils l'auront devant eux, juste à côté de la fontaine, mais la lumière des lanternes ne la découvrira pas avant qu'une croix de fer ne traverse soudain le faisceau. Alors, frappés d'effroi, presque sans forces pour s'en approcher, ils



contempleront de loin le porche envahi de ronces, les charpentes pourries, le toit ployé et le solide bastion du clocher qui se dresse encore sur la destruction et la ruine de l'église comme un arbre de pierre, un cyclope aveugle dont l'unique raison de survie serait de montrer au ciel la démence d'un œil désormais vide. Mais il leur servira, cette nuit, pour s'orienter enfin, définitivement, dans leur pèlerinage tourmenté à travers Ainielle.

Ils s'arrêteront encore, peut-être, trompés un instant, en face de la maison de Bescós, derrière les ruines de l'église. Mais l'état du toit et le foisonnement du lierre qui efface ses fenêtres et ses portes leur amènera bientôt la certitude qu'il y a bien longtemps que personne ne vit plus là. Cette maison-ci est à côté, fermant devant elle la ruelle entre l'ombre du noyer et les contours de plus en plus imprécis du jardin. L'herbe haute s'accroche sur ses murs et la rigole de la fontaine maintenant libre au milieu de la rue, sans personne pour s'occuper de la diriger vers la retenue d'eau, pénètre entre les arbres, pourrissant leur tronc et les recouvrant de mousse. Regroupés là devant, les hommes ratisseront de leurs lanternes la pénombre du porche et de l'écurie, les ruines du vieux hangar, l'hermétisme compact de la maison derrière ses fenêtres et ses portes. Probablement,

dans un premier temps, ils la croiront aussi abandonnée. Le lierre et l'oubli s'y amassent comme sur toutes les autres maisons et rien, pas même la fulgurance instinctive d'un souvenir ne pourra leur faire penser qu'ils se trouvent devant celle qu'ils cherchent. Ce sera le silence – ce silence épais qui inonde chaque pièce, chaque chambre comme une bave noire – qui apportera aux hommes d'abord le soupçon, ensuite la certitude qu'ils se trouvent enfin devant la porte même par où certains d'entre eux ont sorti la caisse avec le corps de Sabina, quand à Ainielle il ne restait plus personne pour m'aider à la porter au cimetière.

La rouille du verrou – quand il grincera sous la poussée d'une main – suffira à rompre l'équilibre de la nuit et ses profondes poches de silence. Comme effrayé par lui-même, celui qui aura osé ce geste reviendra sur ses pas et le groupe entier restera paralysé, immobile, silencieux, écoutant l'angoissante répercussion de l'écho à travers le village. Un moment, ils penseront que ces bruits ne vont jamais plus s'arrêter. Ils en viendront à craindre que tout Ainielle ne sorte de son sommeil – après si longtemps – et que les fantômes de ses anciens habitants ne réapparaissent soudain à la porte de leur maison. Mais les secondes passeront, lentes, interminables et même dans cette maison

où l'on pourrait s'attendre à une telle apparition, il ne se produira absolument rien d'étrange. Le silence et la nuit s'empareront une fois encore du village et la lumière des lanternes se brisera à nouveau contre la porte sans rencontrer l'éclat éperdu de mes yeux.

Mais les hommes sauront que je ne peux pas être bien loin. Le murmure noir de la rigole le leur dira et l'ombre du noyer sur la façade. Et la perfection de la nuit derrière les fenêtres. Peut-être croiront-ils que, les voyant approcher à travers la montagne, je me suis barricadé dans le coin le plus secret et le plus inaccessible de la maison. Peut-être pas. Peut-être présumeront-ils au contraire que, sachant qu'ils viendraient me chercher d'abord ici, je me suis caché dans la montagne ou au milieu des ombres et des ruines d'une autre maison d'où – et ce serait le pire – je pourrais être en train de les épier, dans leur dos. Quoi qu'il en soit, ils seront tous convaincus que je ne sortirai jamais de mon trou tant qu'ils resteront au village, et que, s'ils parviennent à me trouver, je leur offrirai assurément plus de résistance qu'ils ne s'y attendaient.

Cependant, ils n'auront pas d'alternative. Lorsqu'ils viendront à Ainielle, ce sera pour me trouver. Quand ils arriveront ici, devant cette maison, ils

ne compteront même pas sur l'aide de la nuit qui avancera contre eux, tandis que dans les cuisines de Berbusa, leurs femmes et leurs enfants continueront à attendre, impatients, leur retour. En sorte que, tôt ou tard, l'un des hommes coupera court à l'indécision des autres, et empoignant son fusil, s'approchera, résolu, de la porte. Quelqu'un l'éclairera de sa lanterne tandis qu'il pointera le canon sur le verrou. Il fera, peut-être, un geste aux autres pour les enjoindre de s'éloigner. Mais ils n'en auront pas le temps. La détonation sera si impérieuse, si brutale, qu'elle les arrêtera net, tous, dans leur mouvement.

Quand ils parviendront à réagir, l'onde de tir aura commencé à s'évanouir. Une odeur pénétrante envahira la rue et un nuage de fumée se dissipera dans la nuit au-dessus des arbres du jardin. Craintifs, les hommes commenceront à s'approcher très lentement de la porte. La serrure aura sauté comme un éclat de bois sec et une petite bourrade suffira alors pour offrir complètement l'entrée du couloir aux lanternes. Dans la précipitation, la respiration entrecoupée, le cœur sur le point de se rompre, ils fouilleront l'une après l'autre les pièces du bas et la dépense, la solitude tiède encore de la cuisine, les recoins souterrains et sans lumière de la cave. Dès lors, tout se passera

avec une rapidité vertigineuse, et (pas plus que lorsqu'ils essayeront quelques heures plus tard de se rappeler les faits pour les raconter) aucun d'entre eux ne pourra savoir exactement de quelle manière le soupçon laissa la place à la certitude. Ainsi, quand le premier commencera à monter les escaliers, tous sauront alors, sans le moindre doute, ce qui, ici, les attendra depuis longtemps. Un froid soudain et inexplicable leur en donnera le pressentiment. Un bruit d'ailes noires battra les murs pour les prévenir. Aussi personne ne poussera un cri d'effroi. Personne n'esquissera un signe de croix ou un geste de répulsion quand, derrière cette porte, les lanternes me découvriront enfin sur le lit, encore vêtu, les regardant en face, dévoré par la mousse et par les oiseaux.